

A DARK, DARK MAN

UN FILM DE
ADILKHAN YERZHANOV

CAHIERS
DU
CINEMA

A Dark, Dark Man d'Adilkhan Yerzhanov

Hilarité du Mal

par Mathieu Macheret

Pour s'imposer sur la scène des festivals internationaux, les cinématographies lointaines ou émergentes sont souvent incitées à adopter une posture dénonciatrice envers leur pays d'origine : pointer du doigt tel mal endémique, qui ne va d'ailleurs jamais sans refoulé historique, suffit à s'attirer des gages de sérieux suffisants, si bien qu'on a vu dernièrement pulluler ce type de films taillés sur le même modèle – *Canción sin nombre* de Melina León pour le Pérou, *Nuestras Madres* de César Díaz pour le Guatemala, et ainsi de suite. La corruption (des élites, des institutions, de tout un chacun) en est un des motifs privilégiés, assez vague pour offrir un scénario moral et sentencieux prêt à l'emploi. Le dernier film d'Adilkhan Yerzhanov (*La Tendre indifférence du monde*, 2018) semble d'abord trébucher dans cette catégorie, alors que, plus finement, il la subvertit de l'intérieur.

Dans une contrée perdue du Kazakhstan, Bekzat (Danilar Alshinov) est un policier encore jeune, mais déjà blasé, car rompu à toutes les malversations : falsification de preuves, tabassage de témoins, extorsion d'aveux, prise d'intérêts, tout cela pour complaire aux filières mafieuses qui règnent sur ce territoire reculé. Alors qu'on lui demande de couvrir un meurtre d'enfant en liquidant un simple d'esprit qui se trouvait là par hasard, débarque de

la ville une journaliste, Ariana (Dinara Baktybayeva), envoyée sur place en mission d'observation. Sa présence va faire dérailler la routine magouilleuse de Bekzat, et son regard posé sur l'innombrable faire jaillir en lui l'éclair d'une conscience depuis longtemps éteinte dans le bain de la compromission quotidienne.

A Dark, Dark Man, comme son titre l'indique, décrit un monde obscur et abandonné à lui-même, une sorte d'enfer sur terre où l'aventure humaine semble prête de toucher à sa fin – une fin du monde, donc, mais à prendre aussi en termes d'espace : ce poste de police noyé dans l'horizon aride et dépeuplé, c'est précisément là où l'humanité s'arrête. S'il joue avec les résurgences fantômes du western (la plaine sans foi ni loi), son scénario se drape surtout des oripeaux de la fable, manœuvrant au travers de ses personnages des abstractions assez massives : la Corruption se retrouvant face à l'Innocence sous le regard de la Vertu. Comment avec un cadre si pesant échapper à l'emphase et à la componction ?

Par l'humour justement, mais l'humour du désespoir, proche d'un certain théâtre d'Europe de l'Est (de Gombrowicz à Václav Havel) – le film désignant dans son enfer un état de pourrissement avancé des anciennes structures soviétiques, qui n'en finissent plus de sombrer. L'usage du Scope permet à Yerzhanov de filmer la

steppe kazakhe comme un petit théâtre de dérèglements, nourri par les contradictions qui tiraillent ses personnages. Les malversations dépeintes sont systématiquement rendues à leur caractère trivial et laborieux, comme une série de tâches ingrates dont Bekzat s'acquitte avec force bévues, gêné aux entournures par la présence d'Ariana. La corruption – qu'une référence à Montesquieu, théoricien de la séparation des pouvoirs, désigne comme résultant de leur collusion mafieuse – apparaît alors délestée de toute solennité, comme une sorte de claudication propre à la condition humaine, un domaine comme un autre de son universelle incompétence.

Aux agissements coupables de Bekzat répond la présence muette du simple d'esprit, Pukuar (Theoman Khos), l'innocent inculpé à tort : non pas une figure angélique, mais un enfant dans un corps d'adulte, qui ne réalise pas la gravité de ce qui lui arrive et ne pense qu'à s'amuser, transformant tout en jeu. Adossé à l'intrigue policière, le jeu, omniprésent, s'inscrit dans le film comme le contrechamp, ou plutôt le pendant direct, du crime et de l'arbitraire. Les mafieux patibulaires, les flics excédés, les brigands sur la touche : tous batifolent et plastronnent comme de vilains garnements. Bekzat lui-même finira par accéder à cette dimension du jeu, misant rien moins que sa vie en se retournant contre ses maîtres. À la fin du film, quand la violence longtemps retardée finit enfin par éclater, elle ne marque jamais qu'une dimension paroxystique du jeu, le dernier tour pendable de sales gosses qui s'envoient des blagues au visage ou partent dans de grands éclats de rire avant de s'exterminer. Où la loi est tournée en dérision, même la mort ne saurait être prise trop au sérieux. ■



A DARK, DARK MAN

Kazakhstan, France, 2019

Réalisation et montage Adilkhan Yerzhanov

Scénario Adilkhan Yerzhanov,

Roelof Jan Minneboo

Image Aydar Sharipov

Son Ilya Gariyev

Interprétation Daniyar Alshinov,

Dinara Baktybayeva, Teoman Khos

Production Short Brothers LLC,

Arizona Productions

Distribution Arizona Films Distribution

Durée 1 h 50

Sortie 14 octobre